

La simultanéité et la profondeur : l'évolution du concept de temps chez Merleau-Ponty

KAWASE Tomoyuki

Université des beaux-arts Tama, Tokyo

La théorie sur la perception de l'espace est importante, non seulement pour la philosophie de Merleau-Ponty, mais aussi pour les artistes ou les théoriciens d'art [1]. Dans cette théorie, l'idée de profondeur a été soulignée par quelques interprètes. Toutefois, cette idée n'a pas été jusqu'à présent suffisamment examinée du point de vue de la temporalité. Le but de notre étude est de mettre en évidence que l'idée de profondeur, en s'associant à l'idée de simultanéité, désigne l'alliance de la temporalité et de la spacialité, ainsi que de saisir le développement de la pensée de Merleau-Ponty en rapport à la façon dont ces idées se sont transformées. En examinant en trois paragraphes consécutifs, la *Phénoménologie de la perception* (1945), « l'oeil et l'esprit » (écrit en 1960), et *Le visible et l'invisible* (écrit de 1959 à 1961), nous serons amenés à comparer les idées de profondeur et de simultanéité et à en cerner leur transformation. Enfin, un quatrième paragraphe mettra en évidence la signification qu'a cette transformation pour le développement de la philosophie de Merleau-Ponty.

1. « simultanéité » en « profondeur » — *Phénoménologie de la perception* —

Merleau-Ponty, depuis *La structure du comportement* (1942), mentionne en plusieurs reprises l'idée de « profondeur » [2]. C'est dans le chapitre sur l'espace de la *Phénoménologie de la perception* qu'il donne une description détaillée de cette idée. À propos de la figure représentant un cube vu de biais, il affirme que l'enquête par le regard sur l'objet le perçoit immédiatement comme un cube ayant sa profondeur. Nous valorisons le figure représentant le côté du cube comme un carré vu de biais, et non comme un losange (PP306). Merleau-Ponty écrit :

Cette présence simultanée à des expériences qui pourtant s'excluent, cette implication de l'une en l'autre, cette contraction en un seul acte perceptif de tout un processus possible font l'originalité de la profondeur (…). PP306

Ce qu'il veut dire ici est que la perception qui voit l'objet sous un seul angle implique et contracte les autres perceptions de cet objet sous d'autres angles, et ce sans que le percevant y pense. Ici, s'excluent, par exemple, la perception du losange et la perception du carré, pour un même côté perçu du même cube. Et dans la perception du losange est incluse la perception du carré. Sur ce point, Merleau-Ponty dit la chose suivante, en comparaison avec la structure de la mémoire :

La mémoire est fondée de proche en proche sur le passage continu d'un instant dans l'autre et sur l'emboîtement de chacun avec tout son horizon dans l'épaisseur du suivant. La même transition continue implique l'objet tel qu'il est là-bas, avec sa grandeur « réelle », tel enfin que je le verrais si j'étais à côté de lui, dans la perception que j'en ai d'ici. PP307

Cette discussion sur la mémoire est fondée sur la traité du temps de Husserl. Dans le flux du temps, le présent n'est pas le point, il retient le passé écoulé juste avant. Et puis, quand ce présent passe, il devient le nouveau passé lui-même retenu par le nouveau présent. Ainsi il s'agit de la mémoire du passé emboîtée dans le présent à la manière d'une rétention [3]. Merleau-Ponty trouve la même continuité dans la perception de l'objet lointain. La perception faite d'ici de l'objet lointain inclut la perception qui serait faite si j'étais à côté de lui. La perception de profondeur a rapport à la temporalité. Merleau-Ponty dit à propos de la perception qu'il qualifie de « quasi-synthèse », telle que nous l'avons conçue jusqu'ici :

Cette quasi-synthèse s'éclaire si on la comprend comme temporelle. Quand je dis que je vois un objet à distance, je veut dire que je le tiens déjà ou que je le tiens encore, il est dans l'avenir ou dans le passé en même temps que dans l'espace. On dira peut-être qu'il n'y est que pour moi : en soi la lampe que je perçois existe en même temps que pour moi, la distance est entre objets simultanés, et cette simultanété est incluse dans le sens même de la perception. Sans doute. Mais la coexistence, qui définit en effet l'espace, n'est pas étrangère au temps, elle est l'appartenance de deux phénomènes à la même vague temporelle. PP306

Dans la perception faite d'ici de l'objet sont inclus les perception qui seraient faites à d'autres moments. Sur ce point, nous pourrions émettre l'objection selon laquelle le percevant et le perçu sont simultanés, et que cette simultanété ne concerne pas la complexité des rapports entre les différents moments. Face à cette objection, Merleau-Ponty aurait sans doute dit que l'espace et le temps ne sont pas distincts et que coexistence signifie que les deux choses appartiennent au même flux temporel. Que les deux choses coexistantes soient simultanées et que l'objet de perception soit dans le passé ou dans l'avenir, ces deux thèses ne sont pas en contradiction l'une avec l'autre. Le fait qu'elles appartiennent au même flux temporel les rend simultanées. En bref, dans la perception actuelle d'un objet, sont incluses les autres perceptions de ce même objet faites autrefois ou tel ou tel jour. A cet égard, les vues qu'offre cet objet dans le passé, le présent, et l'avenir sont simultanées dans la perception ici et maintenant.

2. « simultanété » en « profondeur » — « L'oeil et l'esprit » —

Dans « L'oeil et l'esprit », Merleau-Ponty développe à nouveau sa recherche sur l'idée de « profondeur » et fait référence à *La ronde de nuit* de Rembrandt, peint en 1642 (fig.1).

La main qui pointe vers nous dans la Ronde du Nuit est vraiment là quand son ombre sur



Fig.1 Rembrandt, *La ronde de nuit*, 1642. Huile sur toile, 359 × 438cm. Rijksmuseum, Amsterdam.



Fig.2 *La ronde de nuit*, détail.

le corps du capitaine nous la présente simultanément de profil. Au croisement des deux vues impossibles, et qui pourtant sont ensemble, se tient la spatialité du capitaine. De ce jeu d'ombres ou d'autres semblables, tous les hommes qui ont des yeux ont été quelque jour témoins. C'est lui qui leur faisait voir des choses et un espace. OE29

Au centre du premier plan de cette œuvre, on peut voir deux personnes. La main gauche de celui qui est habillé de noir est tendue ver le spectateur et dessine son ombre sur le corps du personnage habillé d'or (fig.2). Merleau-Ponty affirme que cette ombre suggère le côté à peine visible de la main tendue et fait ressentir au spectateur la spatialité de cette main gauche. En utilisant le terme « impossible », Merleau-Ponty a Leibniz en tête. Dans la discussion sur les mondes possibles, Leibniz dit que Dieu a choisi le meilleur monde des mondes possibles. Les   v  nements qui ont lieu dans un monde possible sont en harmonie et compossibles entre eux. Et ce qui sont impossibles entre eux n'appartiennent pas au même monde [4]. Dans le contexte de Merleau-Ponty, les vues impossibles entre elles, celle en face et celle de profil, n'en coexistent pas moins. Cette coexistence constitue la spatialité de la personne. Merleau-Ponty déclare qu'une telle vision a également lieu dans le monde réel, et c'est pour celà que l'on peut voir la spatialité du monde réel.

De la profondeur ainsi comprise est plutôt l'expérience de la réversibilité des dimensions, d'une « localité » globale où tout est à la fois, dont hauteur, largeur et distance sont abstraites, d'une voluminosit   qu'on exprime d'un mot en disant qu'une chose est là. OE65

Juste avant ce passage, Merleau-Ponty traite de l'expérience de voir des arbres qui se tiennent debout séparément les uns des autres. Ce qui fait problématique dans cet exemple, c'est l'expérience de la profondeur éprouvée d'un seul trait en un seul endroit. On peut saisir la profondeur avant de distinguer hauteur, largeur et distance. Ces trois dimensions ne sont que

celles mesurées sur la base de cette expérience de la profondeur.

Dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty écrit que « (...) la profondeur et la grandeur viennent aux choses de ce qu'elles se situent par rapport à un niveau des distances et des grandeurs (...) » (PP308). En disant un « niveau », il signifie une « portée » (ibid.) qu'a le corps par rapport au monde. Ici, la profondeur est considérée comme identique à la distance du percevant à l'objet, ou du plan proche de l'objet par rapport au plan lointain. Par contre, dans le passage de « L'oeil et l'esprit » sur la profondeur, hauteur, largeur et distance sont conçues comme étant abstraites de la profondeur. La profondeur n'est plus considérée comme identique à la distance. Colonna, en citant le passage de *Le visible et l'invisible*, affirme que « c'est précisément parce que dans la distance le futur est comme présent intuitivement devant moi, échelonné vers l'horizon avec mon présent actuel, qu'on peut parler de "simultanéité". En ce sens, la profondeur est bien "la dimension par excellence du simultané" » [5]. Quant à la *Phénoménologie de la perception*, identifier la profondeur et la distance est raisonnable. On est cependant en droit d'émettre des doutes à ce que dit Colonna quant à la dernière réflexion sur la profondeur de Merleau-Ponty.

3, « simultanéité » en « profondeur » — *Le visible et l'invisible* —

Merleau-Ponty traite de la perception de la couleur rouge, des vêtements rouges, dans *Le visible et l'invisible*.

Et son rouge, à la lettre, n'est pas le même, selon qu'il paraît dans une constellation ou dans l'autre, selon que précitite en lui la pure essence de la Révolution de 1917, ou celle de l'éternel féminin, ou celle de l'accusateur public, ou celle des Tziganes, vêtus à la hussarde, qui régnaient il y a vingt-cinq ans sur une brasserie des Champs-Élysées. Un certain rouge, c'est aussi un fossile ramené du fond des mondes imaginaires. VI174-175

À un autre moment au cours de l'ouvrage, Merleau-Ponty évoque « la perception comme système diacritique » (VI267). Chaque perception est opérée par rapport aux autres perception. Les diverses couleurs, en plus des diverses choses, se voient comme telles par rapport aux autres couleurs ou aux autres choses. À ce propos, Merleau-Ponty écrit :

(...) une couleur nue, et en général un visible, n'est pas un morceau d'être absolument dur, (...) mais plutôt (...) une certaine différenciation, une modulation éphémère de ce monde, moins couleur ou chose donc, que différence entre des choses et des couleurs, cristallisation momentanée de l'être coloré ou de la visibilité. Entre les couleurs et les visibles prétendus, on retrouverait le tissu qui les double, les soutient, les nourrit, et qui, lui, n'est pas chose, mais possibilité, latence et *chair* des choses. VI175 (c'est l'auteur qui souligne)

Ce que veut dire Merleau-Ponty par « une certaine différenciation » est que la rougeur du vêtement rouge se constitue par rapport aux autres choses rouges. Il n'y a pas de chose ou de

qualité qui soit perçue indépendamment des autres. La perception ne se fait que par rapport à d'autres expériences perceptuelles. Merleau-Ponty mentionne ici l'idée de chair. Éluçidons tout d'abord cette idée afin de mieux comprendre ce que dit Merleau-Ponty sur la perception et la profondeur.

(...) tout se passe, (...) comme si, par tous ces canaux, par tous ces circuits préparés mais inemployés, était rendu probable, inévitable à la longue, le courant qui les traversera, faisant d'un embryon un nouveau-né, d'un visible un voyant et d'un corps un esprit ou, du moins, une chair. (...) le corps visible, par un travail sur lui-même, aménage le creux d'où se fera une vision, déclenche la longue maturation au bout de laquelle soudain il verra, c'est-à-dire sera visible pour lui-même (...). VI193

Un embryon est un visible et un corps. Quand il naît, il devient un nouveau-né, et commence à voir. Maintenant il est devenu une chair [6]. Merleau-Ponty affirme que « (l) a notion essentielle pour une telle philosophie est celle de la chair, qui n'est pas le corps objectif, qui n'est pas non plus le corps pensé par l'âme (Descartes) comme sien, qui est le sensible au double sens de ce qu'on sent et ce qui sent » (VI313). Le corps est ce qui est vu et ce qui est senti. Par contre, la chair est non seulement ce qui est vu et senti, mais aussi ce qui voit et sent. Dans son double sens, la chair est le sensible. Merleau-Ponty mentionne, dans le passage cité en haut, le nom de Descartes. Il dit aussi qu'« (i)l faut penser la chair, non pas à partir des substances, corps et esprit (...) » (VI193). Merleau-Ponty fait ici allusion à « La dioptrique » de Descartes, laquelle déclare, en séparant l'âme et le corps, que « c'est l'âme qui voit et non pas l'oeil » [7]. Comme la chair est visible et voyante, elle ne convient pas à la théorie de la vision de Descartes. Qu'en est-il alors du monde des choses, qui est autre que celui de l'homme ? En ce qui concerne la relation de l'homme voyant et de la chose, Merleau-Ponty écrit que « (...) la vision qu'il exerce, il la subit aussi de la part des choses, (...) comme l'ont dit beaucoup de peintres, je me sens regardé par les choses (...) » (VI183). Le philosophe suggère qu'il y a aussi de la vision dans la chose [8], laquelle se trouve également un élément de chair.

Pour Merleau-Ponty, « (...) les visibles (...) sont autour de lui[le corps], ils entrent même dans son enceinte, ils sont en lui, ils tapissent du dehors et du dedans ses regards et ses mains » (VI181). Entre le corps et les autres choses, il n'y a pas de différence en tant que les deux restent visibles. Non seulement le dehors, mais aussi le dedans du corps est visible. La frontière entre le corps et les autres choses est ambiguë.

Cela veut dire que mon corps est fait de la même chair que le monde (c'est un perçu), et que de plus cette chair de mon corps est participée par le monde, il la *reflète*, il empiète sur elle et elle empiète sur lui (...) ils sont dans rapport de transgression ou d'enjambement[.] VI302 (C'est l'auteur qui souligne.)

Mon corps et les autres choses sont de la même manière comme chair. Et entre les choses qui sont visibles pour moi, il n'y a pas de frontière. Ainsi, comme nous l'avons cité en haut, peut-on dire que la chair « double » les choses. Percevoir la chose rouge, c'est voir la chose

comme telle, dans le rapport diacritique entre les choses communément doublées par la chair.

À propos du rapport diacritique, Merleau-Ponty déclare que les choses autres que celles en face du percevant peuvent être celles qui ont été vues autrefois. Et à propos du présent visible, il écrit :

Exactement, il bouche ma vue, c'est-à-dire, à la fois, que le temps et l'espace s'étendent au-delà, et qu'ils sont *derrière* lui, en profondeur, en cachette. (...) Comme le souvenir-écran des psychanalystes, le présent, le visible ne compte tant pour moi, n'a pour moi un prestige absolu qu'à raison de cet immense contenu latent de passé, de futur et d'ailleurs, qu'il annonce et qu'il cache. VI152-153 (c'est l'auteur qui souligne)

« Le souvenir-écran » est la mémoire qui cache derrière elle les autres mémoires. D'après Freud, dont Merleau-Ponty se fait l'écho (VI293-294), le souvenir-écran d'un papillon à raies jaunes cache la mémoire d'un poire à raies jaunes et celle d'une jeune bonne [9]. Ce que veut dire Merleau-Ponty en évoquant le souvenir-écran, c'est que la perception du présent, en se faisant par rapport aux autres perceptions du passé, d'avenir, et d'ailleurs, les cache derrière elle. Il dit aussi que « le paysage visible sous mes yeux est, non pas extérieur à, et lié synthétiquement aux...autres moments du temps et au passé, mais les a vraiment *derrière lui* en simultanéité » (VI321, c'est l'auteur qui souligne). Les diverses choses vues autrefois sont, en ce que le présent visible se fait par rapport à elles et en ce qu'elles ne se voient pas actuellement, derrière lui simultanément. Concernant ce « derrière », on peut citer le passage suivant.

Ce qu'on appelle un visible, c'est, disions-nous, une qualité prégnante d'une texture, la surface d'une profondeur, une coupe sur un être massif, un grain ou corpuscule porté par une onde de l'Être. (...) le visible total est toujours derrière, ou après, ou entre les aspects qu'on en voit (...). VI180

Le présent visible a derrière lui les autres choses qu'on avait perçus autrefois. Donc, ce qu'il appelle profondeur vient de la coexistence du présent visible et des choses non vues maintenant mais qui contribuent à la perception du présent. Par rapport à cette profondeur, le présent visible est une surface.

Merleau-Ponty, dans son cours de 1958 à 1959, lie l'idée de l'Être de Heidegger à l'idée du « registre ouvert » de Bergson (NC114-115) [10]. En effet, que ce soit en rapport à l'Être ou au « registre », ce qui a lieu une fois ne cesse pas d'avoir eu lieu [11]. Madison dit que la chair « n'est rien d'autre que l'Être, et la philosophie de la chair, une pensée de l'Être » [12]. Certes, Merleau-Ponty associe l'idée d'empiètement, non seulement à la chair, mais aussi à l'Être (VI269). Il utilise l'expression « l'Être qui est la chair » (VI324). Mais il ne faut pas confondre ces idées. Comme nous l'avons dit, la chair est le sensible et, pour Merleau-Ponty, « l'apparence sensible du sensible, la persuasion silencieuse du sensible est le seul moyen pour l'Être de se manifester sans devenir positivité, sans cesser d'être ambigu et transcendant » (VI267). Quant au sensible, il dit « cette relative positivité du perçu » (ibid.). D'autre part, quant à l'Être, il dit

que « la totalité où sont découpés les sensibles » (VI268). L'Être, comme totalité où sont découpés les sensibles, transcende les sensibles. Et, comme nous l'avons dit, puisque les sensibles sont des découpes de l'Être, celui-ci est en lui-même ambigu. Pour l'Être, les sensibles sont des « moyens ». Merleau-Ponty affirme que le sensible est le « médium » de l'Être (VI267), et que la chair est un «   l  ment » de l'Être (VI184). Nous pouvons alors avancer, en se fondant sur ces descriptions, que, de l'Être comme totalité qui a la chair comme sa manière d'être, s'articulent les sensibles en ayant cette totalité comme profondeur derrière eux.

Si les expériences précédentes de perception contribuent à la formation de perceptions nouvelles, chaque homme a sa propre histoire de perception. Comment pouvons-nous penser la relation entre la mémoire personnelle et l'Être comme « registre »? Les expériences de perception faites autrefois demeurent dans le corps du percevant. Comme nous l'avons vu, le corps n'est d'autre qu'un aspect de la chair, mon corps est fait de la même chair que le monde, et la frontière entre le corps et les autres choses est ambiguë. D'après Merleau-Ponty, la « pellicule superficielle du visible n'est que pour ma vision et pour mon corps (...) la profondeur sous cette surface contient mon corps et contient donc ma vision » (VI182). Le visible cache dans sa profondeur les autres choses, et le voyant qui voit ce visible est contenu dans cette profondeur. Le percevant ne voit pas le visible en face de lui, comme séparé de lui. Il est aussi un visible (VI152 et 184), il voit le visible du milieu du visible (VI152). En ce sens, la profondeur du visible contient le voyant même et donc, la mémoire qui demeure dans le corps du voyant est contenu dans la profondeur du visible.

La profondeur ainsi conçue semble être différente de celle décrite dans « L'oeil et l'esprit », qui est comprise en tant que coexistence de points de vue impossibles entre eux. Cependant, Merleau-Ponty déclare à propos du visible la chose suivante.

Nous voulons dire, au contraire, que l'être charnel, comme être des profondeurs, à plusieurs feuillets ou à plusieurs faces, être de latence, et présentation d'une certaine absence, est un prototype de l'Être, (...) déjà, le cube rassemble en lui des *visibilia* impossibles (...). VI179 (c'est l'auteur qui souligne.)

Le visible a sa profondeur et a des côtés invisibles quand il est soumis à un seul point de vue. C'est à cause de cela que le visible se voit comme étant là. Chaque chose visible est le prototype de l'Être. L'Être entier contient diverses visions. Ici, l'idée de profondeur est élargie à celle de l'Être entier, et en ce sens, la profondeur d'un visible contient le percevant lui-même.

4. La signification du développement de la pensée sur la « profondeur » et sur la « simultanété »

Comme nous l'avons vu, alors que dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty identifiait la profondeur avec la distance entre le corps du percevant et l'objet de perception, dans *Le visible et l'invisible*, il les distingue en ce que la profondeur contient le corps du percevant. Quelle portée a donc cette différence entre les deux ouvrages ?

Il s'agit du problème concernant le corps comme étant le point de départ de la perception

et de la temporalité. Dans notre premier paragraphe, nous avons vu que dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty conçoit la temporalité de la perception de façon analogue à celle de la mémoire :

Par mon champ perceptif avec ses horizons spatiaux, je suis présent à mon entourage, je coexiste avec tous les autres paysages qui s'étendent au delà, et toutes ces perspectives forment ensemble une seule vague temporelle, un instant du monde ; par mon champ perceptif avec ses horizons temporels, je suis présent à mon présent, à tout le passé qui l'a précédé et à un avenir. PP381-382

Les paysages qui s'étendent au-delà sont ceux que j'ai vus autrefois ou ceux que je verrai un jour de près. Ce que je vois maintenant de loin est perçu comme ce qui concerne mon passé ou mon avenir. Merleau-Ponty en parle plus concrètement de la façon suivante.

Le paysage que j'ai sous les yeux peut bien m'annoncer la figure de celui qui est caché derrière la colline, (...) ici ce sont des prés, là-bas il y aura peut-être des bois, et, en tout cas, au-delà de l'horizon prochain, je sais seulement qu'il y aura ou la terre ou la mer, au-delà encore ou la mer libre ou la mer gelée (...). De même, bien que de proche en proche chaque passé soit enfermé tout entier dans le passé plus récent qui lui a immédiatement succédé, à la faveur de l'emboîtement des intentionnalités, le passé se dégrade (...). PP382

Le paysage que je vois maintenant d'ici annonce ce qui est derrière lui. Au-delà des prés, il y aura des bois, et au-delà encore, la mer. De même, les passés sont contenus dans les passés qui les a succédés de proche en proche. Ici, Merleau-Ponty conçoit et l'espace et le temps comme continus. À propos de la continuité du temps, Merleau-Ponty écrit, dans *Le visible et l'invisible* :

Le diagramme de Husserl est subordonné à cette convention qu'on peut représenter la série de maintenant par des points sur une ligne. Certes Husserl ajoute à ce point tout le remaniement des rétentions et rétentions de rétentions qui en résulte, et c'est en quoi il ne conçoit pas le temps comme sériel et suite d'événements ponctuels. Mais même ainsi compliquée, la représentation du phénomène d'écoulement est vicieuse. VI248

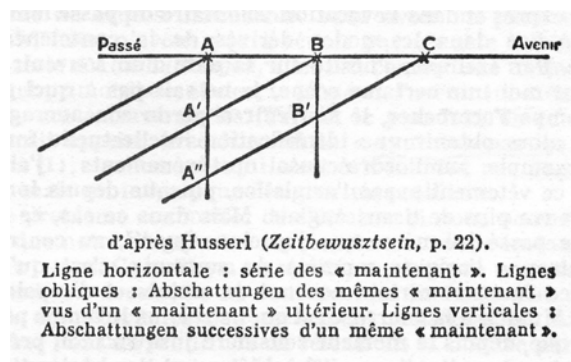


Fig.3 Maurice Merleau-Ponty,
Phénoménologie de la perception, Paris :
Gallimard, 1945, p. 477.

Ici, Merleau-Ponty critique le diagramme du temps de Husserl (fig.3). Dans le traité de ce dernier sur le temps, le maintenant n'est pas que le point. Selon ce diagramme, le temps qui arrive au point B retient le point A en tant que A' qui est le maintenant passé. Puis, le

maintenant C retient B en tant que B', et ce B' retient A' en tant que A''. Ainsi, peut-on dire que le présent, le passé, et l'avenir entretiennent entre eux une relation complexe d'enchaînement. Mais, en dépit de la complexité de ce diagramme, Husserl n'en conçoit pas moins le temps comme une série de maintenant.

Merleau-Ponty, dans la *Phénoménologie de la perception*, ajoute à ce diagramme les protentions et le voit convenir à sa propre pensée. En effet, comme nous l'avons vu dans le premier paragraphe, la mémoire s'établit sur la base de cet enchaînement de rétentions. La critique que fait Merleau-Ponty envers Husserl dans *Le visible et l'invisible* s'adresse aussi à sa propre pensée antérieure. Ainsi, pour Merleau-Ponty :

Il faut prendre comme premier, non la conscience et son *Ablaufphänomen* avec ses fils intentionnels distincts, mais le tourbillon que cet *Ablaufphänomen* schématise, le tourbillon spatialisant, temporalisant (qui est chair et non conscience en face d'un noème)
VI298

C'est aussi la critique envers Husserl [13]. Comme nous l'avons déjà vu, chaque fois que le nouveau maintenant advient, le vieux maintenant entre dans l'enchaînement des rétentions. Husserl appelle ceci « *Ablaufphänomen* » [14]. Le « tourbillon » mentionné ici signifie la formation de la perception du maintenant par rapport aux choses vues autrefois sans que la conscience n'intervienne. Situer les perceptions d'autrefois sur la ligne que suit la conscience, c'est « schématiser » le tourbillon en tant qu'« *Ablaufphänomen* ».

Merleau-Ponty dit de la *Phénoménologie de la perception* que cet ouvrage a préservé en partie une philosophie de la « conscience » (VI237). Et il ajoute :

Les problèmes posés dans Ph. P. sont insolubles parce que j'y pars de la distinction « conscience » —« objet » —[.] VI253

On ne peut pas interpréter de telles autocritiques au sens littéral. Dans la *Phénoménologie de la perception*, il déclare :

C'est bien moi qui ai l'expérience du paysage, mais j'ai conscience dans cette expérience d'assumer une situation de fait, de rassembler un sens épars dans les phénomènes et de dire ce qu'ils veulent dire d'eux-mêmes (···) . PP305

Quand nous voyons des arbres, nous ne voyons pas les intervalles entre les arbres comme choses et les arbres comme fond (PP304-305). À ce moment là, nous ne faisons que reprendre un sens naissant du côté du phénomène. Donc, l'autocritique de Merleau-Ponty n'est pas entièrement justifiée. Cependant, il dit que « (l) a conscience est l'être à la chose par l'intermédiaire du corps » (PP161). Cette conception fait en sorte que la conscience demeure derrière le corps, tandis que la *Phénoménologie de la perception* a pour but de décrire le corps comme sujet. L'autocritique de Merleau-Ponty s'adresse envers le maintien d'une telle philosophie de la conscience, et la critique envers la continuité du temps fait partie de cette

autocritique. Dans la *Phénoménologie de la perception*, la perception d'ici et de maintenant inclut simultanément les perceptions faites autrefois ou tel ou tel jour, ce en quoi se constitue la profondeur. Cette inclusion, laquelle présuppose la possibilité du mouvement du sujet, est continue. En plus, il y a, dans cet ouvrage, des descriptions qui feraient penser à une conscience derrière le corps. On pourrait dire que la continuité de l'espace et du temps décrite dans la *Phénoménologie de la perception* présuppose cette conscience. De plus, dans cette ouvrage, comme nous l'avons dit, la profondeur est identifiée en tant que distance entre le percevant et l'objet. Ici, Merleau-Ponty considère les idées de profondeur et de simultanéité à partir de l'idée du corps percevant comme centre de la perception, et également à partir de celle de la conscience derrière le corps.

Dans *Le visible et l'invisible*, Merleau-Ponty conçoit que derrière le présent visible se cachent non seulement les côtés invisibles de là où l'on perçoit, mais aussi, simultanément, « le visible total » (VI180), « cet immense contenu latent » (VI153). Ainsi, le corps du voyant lui-même est contenu dans la profondeur du visible, et c'est alors qu'« il y a un rapport à lui-même du visible qui me traverse et me constitue en voyant » (VI185). Cela signifie que la vue comme « courant » (VI193), mentionnée dans un passage précédant, fait d'un visible un voyant. Ici, il ne conçoit pas la « simultanéité » en présupposant le corps du voyant comme centre du temps et de l'espace. Le corps est contenu dans la profondeur du visible. Tout comme la conscience n'est plus le centre de la perception, le corps même n'est plus le sujet de la perception, tels qu'ils étaient présentés dans la *Phénoménologie de la perception*. D'après Carbone, la traité sur la simultanéité dans *Le visible et l'invisible* témoigne d'un éloignement de la philosophie de la conscience. Il n'y a aucune objection à apporter à cette interprétation. Cependant, Carbone omet de souligner le lien entre la simultanéité et la profondeur dans le chapitre sur l'espace de la *Phénoménologie de la perception*. De là, alors qu'il mentionne brièvement l'existence de ce lien dans *Le visible et l'invisible*, il n'en tient pas compte quant à sa propre interprétation de la mutation de la pensée de Merleau-Ponty [15]. En examinant chez ce dernier le développement de la conception du lien entre la profondeur et la simultanéité, il est possible de mettre en lumière la façon dont sa philosophie s'est transformée, et de faire remarquer qu'à travers cette transformation, Merleau-Ponty se libère de la philosophie du corps présupposant la conscience.

Conclusion

Ainsi peut-on saisir le sens du développement de la pensée de Merleau-Ponty sur le lien entre la simultanéité et la profondeur. Cela montre comment la pensée de Merleau-Ponty s'est libérée de la philosophie de la conscience. Bien entendu, cette libération n'est pas survenue d'un seul coup. Il y a un écart de presque quinze ans entre la *Phénoménologie de la perception* et *Le visible et l'invisible*. Dans le processus du développement de sa pensée, Merleau-Ponty assimila non seulement les philosophies de Bergson et de Husserl, mais aussi celle de Whitehead et la psychanalyse. Cette période qui recouvre l'écart entre deux ouvrages fera l'objet d'une étude ultérieure.

Répertoire des abréviations pour les ouvrages de Merleau-Ponty

PP : *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, 1945.

OE : *L'oeil et l'esprit*, Paris : Gallimard, 1964.

VI : *Le visible et l'invisible*, Paris : Gallimard, 1964.

N : *La nature*, Paris : Seuil, 1995.

NC : *Notes de cours 1959-1961*, Paris : Gallimard, 1996.

Notes

- [1] Sur l'influence qu'exerce la pensée de Merleau-Ponty sur l'art minimaliste américain, voir James Meyer, « Der Gebrauch von Merleau-Ponty », in : Nina Möntmann (éd.), *Minimalisms*, Stuttgart : Cantz Verlag, 1998, pp. 178-89. Georges Didi-Huberman se réfère à la pensée de la profondeur de Merleau-Ponty. Voir Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris : Les Editions de Minuit, 1992, pp. 117-120. Sur la lecture que fait Didi-Huberman de Merleau-Ponty à propos du problème de profondeur, voir Maud Hagelstein, « Art contemporain et phénoménologie. Réflexion sur le concept de lieu chez Georges Didi-Huberman », in : *Etudes phénoménologiques*, no. 41-42, 2005, pp. 133-164.
- [2] Marc Richir écrit à propos de la profondeur que « c'est sans doute autour d'elle que s'articule toute l'oeuvre de Merleau-Ponty » (Marc Richir, « La défenestration », in : *L'arc*, 46, 1971, p.40).
- [3] Edmund Husserl, « Edmund Husserls Vorlesungen zur Phänomenologie des inneren Zeitbewußtseins », hrsg. von M. Heidegger, in : *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, Bd.IX, 1928, S.385.
- [4] On peut trouver le mot « impossibilitas » dans Gottfried Wilhelm Leibniz, *Die philosophischen Schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz*, VII, hrsg. von C. I. Gerhardt, Hildesheim : Georg Olms, 1978 (Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1890), S.195.
- [5] Fabrice Colonna, « Merleau-Ponty et la simultanéité », in : *Chiasmi International*, 4, Milano /Paris/Memphis/Manchester, Mimesis/Vrin/The university of Memphis/Clinamen Press, 2002, p.220.
- [6] Dans le cours de 1959 à 1960, Merleau-Ponty déclare, en référence à la biologie, que « l'oeil est tout entier finalité externe fait pour ce qui est absent, fait pour une vision future (l'embryon) » (N271).
- [7] René Descartes, « La dioptrique », in : *Oeuvres de Descartes*, VI, publiées par Charles Adam et Paul Tannery, Paris : Vrin, 1996, p.141. Merleau-Ponty évoque cette phrase à plusieurs reprises. Cf., Maurice Merleau-Ponty, *La structure du comportement*, Paris : PUF, Quadrige, 1990 (1942), p.207 ; N131 et 271.
- [8] À propos du passage cité par Merleau-Ponty dans « l'oeil et l'esprit », André Marchand parle de son expérience en disant que « c'était les arbres qui me regardaient » (OE31).
- [9] Sigmund Freud, « Aus der Geschichte einer infantilen Neurose », in : *Gesammelte Schriften*, VIII, Leipzig/Wien/Zürich, Internationaler psychoanalytischer verlag, 1924, S.532-534.
- [10] Merleau-Ponty mentionne cette idée de Bergson aussi dans le cours de 1956-1958 (N88). Pour Bergson, dans *L'évolution créatrice*, « (p)artout où quelque chose vit, il y a, ouvert quelque part, un registre où le temps s'inscrit » (Henri Bergson, *Oeuvres*, Edition du centenaire, Paris : PUF, 1970, p.508). Cela veut dire qu'un organisme recueille dans son présent tout le passé qu'il a vécu.
- [11] Merleau-Ponty l'appelle la « mémoire du monde » (NC114, 115). Dans la *Phénoménologie de la perception*, il utilise cette expression pour désigner la mémoire que l'on pense appartenir au monde même (PP84). Cependant, dans ses commentaires sur Whitehead des cours de 1956 à 1957, il évoque positivement la « mémoire du monde » appartenant à la Nature (N163). Dans *Le visible*

et l'invisible aussi, il dit que le passé demeure comme la « Mémoire du monde » (VI247).

- [12] Gary Brent Madison, *La phénoménologie de Merleau-Ponty. Une recherche des limites de la conscience*, Paris : Klincksieck, 1973, p.183.
- [13] Merleau-Ponty écrit également : « Le diagramme de Husserl comme projection *positiviste* de tourbillon de la différenciation temporelle » (VI284, c'est l'auteur qui souligne).
- [14] Husserl, *op. cit.*, S.338.
- [15] Mauro Carbone, *La visibilité de l'invisible Merleau-Ponty entre Cézanne et Proust*, Hildesheim : Georg Olms, 2001, p.116.